

Québec français



L'anglicisation clandestine

Christian Vandendorpe

Number 15, June 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56894ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vandendorpe, C. (1974). L'anglicisation clandestine. *Québec français*, (15), 32–32.

l'anglicisation clandestine

Da-Da! Wookiee dat!! Vous êtes bien en train de lire un journal français (*Le Soleil*, mars 74). Vous ne comprenez pas sur le coup, puis vous devinez qu'il s'agit d'une lacune du traducteur. Pour votre enfant, le message sera pris comme une onomatopée de plus, qu'il assimilera à sa langue maternelle pour peu que l'expérience se répète un certain nombre de fois. Après tout, il mange déjà tellement de choses aux consonances bizarres, il a déjà entendu si souvent des annonces pour des jouets américains dont les noms sont réputés intraduisibles en français qu'il commence à s'habituer. C'est ainsi que se forment les sabirs.

Après la publicité, la bande dessinée a constitué pendant longtemps un média privilégié pour conditionner les jeunes Québécois à se considérer comme des sous-produits de l'*american way of life*. Dans un article très fouillé¹, Claude Jasmin a montré comment, à la suite de quels calculs basement mercantiles, la presse québécoise en était arrivée à n'offrir en fait de bandes dessinées que des traductions des productions américaines — et ces traductions étaient souvent faites à la hâte

par des journalistes sous-payés. C'était en 1970.

Depuis, la situation a évolué. Les auteurs québécois de bandes dessinées se sont affirmés et leurs oeuvres se multiplient. On a même pu parler à ce sujet d'un «printemps de la bande dessinée québécoise»². Mais ces auteurs sont encore loin de tenir le haut du pavé. A part *Québec Presse*, qui a lancé le mouvement, et *Le Jour*, la presse à gros capitaux continue de saturer le public de bandes dessinées américaines bon marché et ne s'engage qu'à petits pas dans les créations (*La Presse* a adopté *Les microbes* en mars 1973). La traduction des bandes dessinées pose des problèmes particuliers. Destinée à un public dont la capacité de lire est souvent faible ou inexistante, la B. D. de grande diffusion parle un langage aussi simple que possible, souvent banal et stéréotypé. A la limite, le langage est absent: il redescend au niveau du borborygme, du cri, du vagissement. C'est le règne de l'onomatopée.

Les onomatopées constituent un défi pour le traducteur soucieux de les traduire dans le système graphophonétique de ses lecteurs. En dépit

des apparences, les bruits et les cris ne se perçoivent pas ou ne se transcrivent pas de la même façon d'une langue à une autre. Là où un Espagnol dira *cataplas*, nous dirons plutôt *patatras*. Devant un coq en train de chanter on pourra déterminer son origine ethnique — ou le degré de compétence du traducteur — selon le cri prêté à ce volatile: *cock-a-doodle-doo* en anglais, *kikiriki* en espagnol, *kukuruku* en hongrois, *cocorico* en français, etc... Mais les onomatopées sont souvent négligées par les dictionnaires. Aussi, quand on est pressé (et pour vivre de la traduction il faut généralement être pressé), on balance les onomatopées — et tout ce qui y ressemble — telles quelles, sans faire le détail. *Wookiee dat!* Faut pas y regarder de trop près...

1. Claude Jasmin, dans *Point de Mire*, 23 oct. 71.

2. Gérard Blanchard, dans *Communication et langage*, n° 19.

Christian Vandendorpe

